



L'objet *a* et sa mise dans le pari de Pascal De l'insupportable de la vie à l'acte

Danièle Olive

Si de « notre vie à nous, on n'a aucune espèce d'idée de ce que c'est », et qu'à ce niveau le discours analytique n'aboutit « pas du tout à donner un sens à la vie », notons que Lacan indique néanmoins que, pour « l'être parlant, il y a quelque chose qui s'appelle l'acte, et [...] la caractéristique de l'acte en tant que tel, c'est d'exposer sa vie, de la risquer »¹. Il nous introduit ainsi au pari de Pascal, dont il précise l'enjeu : « la vie, pour qui pense et sent un peu, n'a strictement qu'un sens – pouvoir la jouer. [...] Hegel l'a fort bien vu – hors du risque de la vie, il n'y a rien qui, à ladite vie, donne un sens » – sens que Lacan situe comme étant « de l'ordre de la jouissance »².

Pascal formule son pari au moment où l'émergence de la science et du sujet cartésien au dix-septième siècle change le rapport au savoir et aux effets de vérité – ce qui modifie le statut de Dieu. L'avènement de la science est allé avec l'hypothèse d'un savoir dans le réel qui conforte l'existence d'un dieu de la raison, celui des philosophes, comme le nomme Pascal. Ce qui s'ouvre en même temps, c'est la possible mise en doute de l'existence de Dieu. *Les Pensées* de Pascal témoignent de ce moment de trouble³.

Garantie, savoir, vérité

Pascal est un philosophe et mathématicien vingt ans plus jeune que Descartes. Alors qu'à trente et un ans, il traverse une période de deuil et de doute profond, il est sujet, dans la nuit du 23 au 24 novembre 1654 – appelée *nuit de feu* –, à une expérience mystique, celle d'une révélation de l'existence de Dieu et du Christ qui le bouleverse et qu'il transcrit sur deux feuillets, appelés « Mémoial », et dont il ne parlera à personne et qui seront découverts à sa mort, cousus dans son vêtement. De cette expérience, il en ressort, pour Pascal, que Dieu peut être un objet de foi, mais pas de connaissance – en tout cas, pas de connaissance rationnelle. Dès lors, il distingue entre les vérités de raison et celles de cœur, d'où la fameuse formule, *le cœur a ses raisons que la raison ignore*, il y a des choses qui ne se prouvent pas, mais s'éprouvent, et on peut faire, comme il l'a fait lui-même, l'expérience de Dieu et de la révélation

1. Lacan J., « Conférence de Louvain », *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 12 & 14, [disponible sur Cairn](#).

2. *Ibid.*, p. 14 & 17.

3. Cf. Laurent É., « Le sujet de la science et la distinction féminine », *La Cause du désir*, n° 84, mai 2013, p. 26, [disponible sur Cairn](#).

divine⁴. Pascal introduit, et c'est une nouveauté, que l'existence de Dieu ne peut se démontrer, il objecte en cela à l'argument ontologique⁵, c'est-à-dire à celui de Dieu comme essence, comme fait de discours, et il y oppose la dimension de l'existence.

Comment convertir les sceptiques, si on ne peut pas prouver rationnellement l'existence de Dieu ? Le pari n'est autre qu'une argumentation pour convaincre les non-croyants, notamment les libertins et les joueurs qu'il fréquente, de croire en Dieu. Son argument est simple : ils ont tout à gagner, et rien à perdre, à croire en Dieu. Croire en Dieu, certes, implique d'obéir aux commandements religieux, mais c'est peu de chose au regard de la promesse de gagner *une infinité de vies infiniment heureuses*. Les libertins ne s'en laissent pas compter : suivre les prescriptions de Dieu, c'est renoncer aux plaisirs de la vie, faute de preuve de l'existence de Dieu – ce qui est raisonnable serait donc de ne point croire. L'argument de Pascal est que la raison ne peut rien déterminer. Ne sachant rien de l'existence de Dieu, *Vous êtes embarqué*⁶, il faut donc choisir. Vous n'avez pas d'autre choix que de parier sur le fait qu'il existe ou non, c'est croix ou pile (autrement dit, le pile ou face de cette époque), et il faut prendre croix, parce que *si vous gagnez, vous gagnez tout, et si vous perdez, vous perdez rien*.

Pascal fait donc fond sur un trou dans le savoir. Il n'y a pas plus de raison d'y croire que de ne pas y croire, puisque nous n'en savons rien – tout tient dans ce rien. Le propre de la croyance, c'est qu'elle est indépendante de la preuve : on croit quand on ne sait pas, et non parce que l'on sait. Croire est ce qui répond au trou dans le savoir.

En opposant la vérité de la raison et celle de cœur, Pascal opère la distinction entre le champ de la vérité et celui du savoir tout en posant la question de la garantie⁷. Au Dieu de la raison promu par Descartes, il oppose le Dieu d'Isaac, d'Abraham et de Jacob, soit le Dieu de l'Ancien Testament, celui des croyants. Un dieu dont on se rappelle que, loin d'exiger la mort d'Isaac, il sacrifie, sous les espèces du bélier, le totem du père jouisseur, non sans toutefois prélever au passage la livre de chair. La référence prise par Pascal est donc celle d'un dieu qui autorise la vie au prix d'une cession de jouissance.

Le pari de Pascal se loge en un point où le savoir défaille. En mettant l'accent sur la renonciation de la jouissance et sa récupération, cela permet à Lacan de dégager la fonction logique de l'objet *plus-de-jouir*. Il fait équivaloir la mise dans le pari à l'objet *a* et distingue alors deux valences de cet objet. Il est, d'une part, ce qui opère l'inconsistance de l'Autre en jeu dans le pari, et, d'autre part, ce qui répond à cette inconsistance⁸.

La mise

Pascal aborde le pari comme un calcul. Au regard de l'importance de l'enjeu, l'infinité de vies infiniment heureuses, la mise, ce qui est engagé, les plaisirs de la vie ne vaut rien, il est mathématiquement plus avantageux de croire en Dieu que de ne pas y croire. La mise donc

4. Le Précepteur, « PASCAL – le cœur a ses raisons que la raison ignore », 18 septembre 2020, [disponible sur YouTube](#).

5. Cf. entrée « Argument ontologique », *Wikipédia*, disponible sur internet.

6. Le Précepteur, « PASCAL – le cœur a ses raisons que la raison ignore », *op. cit.*

7. Cf. Miller J.-A., « Une lecture du Séminaire *D'un Autre à l'autre* », *La Cause freudienne*, n° 64, octobre 2006, p. 142 & *sq.*, [disponible sur Cairn](#).

8. Cf. *ibid.*

équivalait à un rien, elle n'est cependant pas rien, elle peut être mise en balance. Dans son Séminaire *D'un Autre à l'autre*, Lacan avance une lecture du pari en deux temps⁹ :

- Si Dieu existe, et que le parieur a misé sur sa non-existence, sa mise se réduit à zéro devant l'infini perdu.
- Si Dieu existe et qu'il a misé sur son existence, il a gagné une infinité de vies heureuses, là encore la mise se réduit à zéro.
- Si Dieu n'existe pas et qu'il a parié sur l'existence dont l'enjeu aurait été une infinité de vies heureuses, sa mise devient nulle au regard de ce qu'il a perdu d'infini.
- Si Dieu n'existe pas et que c'est ce que le joueur a parié, il garde sa mise.

Néanmoins, ce tableau, qui pourrait faire croire qu'on peut garder sa mise, ne convient pas, car le rappel de Pascal – *Vous êtes embarqué* – implique, au-delà de ce qui s'énonce, le rapport au désir de l'Autre, et emporte que la mise, à partir du moment où elle est jouée, soit perdue. Ce désir prend pour Pascal le nom de Grâce divine.

Avec les opérations aliénation–séparation élaborées dans son texte « Position de l'inconscient », Lacan nous a déjà introduit à la dimension de choix forcé en jeu dans la relation du sujet avec le désir de l'Autre. L'aliénation, qui désigne l'inscription du sujet dans l'Autre du langage, se paye d'une perte, c'est « la bourse ou la vie¹⁰ » : on ne peut avoir la vie, une vie de désir, qu'écornée de la bourse, d'une part de jouissance – cette renonciation à la jouissance est le fait même du discours. Dans l'opération dite de séparation, le sujet fait en sorte de recouvrir ce manque, de le convertir en autre chose en se constituant comme ce qui peut manquer à l'Autre, comme l'objet perdu de l'Autre et c'est ainsi que s'effectue la mise en fonction de l'objet *a* comme produit de ce recouvrement, et c'est à cette place que vient la pulsion. Le sujet s'engage comme objet *a* en soupesant ce que promet un Autre dont il interroge le désir. Il y a encore ici un choix forcé auquel Lacan donne pour formule « la liberté ou la mort ». Hegel nous dit Lacan, à propos de la dialectique du maître et de l'esclave, a bien compris que la vie n'a de valeur qu'à la risquer. Dès lors, le pari veut dire que tout sujet a à miser sa vie comme une mise dans le jeu¹¹. Le sujet n'est pas pur désir, et c'est dans l'articulation du sujet divisé et de la pulsion que se fait la connexion avec le vivant.

Lacan fait un pas de plus à partir de la mise qui est en jeu dans le pari, et qu'il écrit *zéro* :

- Le zéro de la mise se réfère d'abord au fait que, comparé à l'infini, le *a* n'est rien (0, ∞).
- Il permet aussi de situer le zéro de l'indifférence de ceux qui ne misent rien, qui restent hors jeu, notamment ceux qui restent hors-jeu parce qu'ils savent déjà (il pointe là les sagesse... on pourrait, aujourd'hui, y adjoindre le bien-être, le mode d'emploi, etc.)
- La troisième déclinaison ne situe *a* ni comme valeur d'usage ni comme valeur d'échange. Lacan loge la mise à un autre niveau, celui de l'objet *a*, qui est ici en jeu et qui fait trou dans l'Autre. Il est la mise nécessaire pour qu'il y ait jeu. Il y a correspondance entre l'objet *a* et le trou dans l'Autre, Lacan définit l'objet *a* comme le trou même qui se désigne au niveau de l'Autre. L'objet *a* décomplete l'Autre en lui étant extérieur¹².

9. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 137-152.

10. Lacan J., « Position de l'inconscient », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 841.

11. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Des réponses du réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 30 novembre 1983, inédit.

12. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 60.

La fonction du plus-de-jouir

Le pari de Pascal formule, dans les termes de la mathématique probabiliste, la relation entre la renonciation à la jouissance et sa récupération. Pour Lacan, « le pari de Pascal [...] illustre excellemment le rapport de la renonciation à la jouissance à la dimension du pari. La vie dans sa totalité s'y réduit elle-même à un élément de valeur¹³ ». L'exigence de renonciation du dieu de Pascal va avec le chiffrage de ce à quoi le sujet renonce. Se distingue *a*, l'objet comme perdu, et le chiffrage de cet objet auquel le sujet est sommé de renoncer. Le sujet se définit alors par la certitude de la valeur de ce à quoi il renonce¹⁴.

Lacan construit le plus-de-jouir comme une fonction logique en prenant modèle sur la mise de Pascal et sur la plus-value marxiste. Celle-ci tient à la différence entre la valeur d'usage et celle d'échange : le capitaliste investit ; l'ouvrier produit et est payé selon la valeur d'usage ; le produit est vendu plus cher que n'a coûté sa fabrication ; le patron en retient une part, pour la réinvestir aussitôt¹⁵. La plus-value est chiffrable, le parti pris du maître, celui d'investir et donc de renoncer à jouir de son avoir, a comme conséquence que cette jouissance passe à la comptabilité (rendre la jouissance comptable, la chiffrer, permet de la loger ainsi dans l'Autre).

Dans le Séminaire X, l'objet *a* est certes saisi par le signifiant, mais en tant que prélèvement corporel. Ici, il a deux faces, comme fonction logique, il est ce qui fait trou dans l'Autre. Il a la substance du trou et il est par là l'opérateur de l'inconsistance de l'Autre. C'est ce trou que les objets de la pulsion comblent, assurant, dès lors, sa consistance. Ce trou créé dans l'Autre « attire à lui la palpitation de la vie¹⁶ ».

En son fond, la jouissance est masochiste, car elle implique une perte. La place accordée par Pascal au renoncement pointe cette note-là chez lui. L'étude de la perversion, et notamment du masochisme, permet de révéler, en quoi le sujet, prenant façon analogique la position de perte et se faisant lui-même l'objet réduit à un déchet, révèle au champ de l'Autre l'objet *voix* – c'est une façon, pour lui, de le faire exister et de s'approcher de la jouissance par la voie du plus-de-jouir. C'est aussi ce qui, chez le névrosé, assure la fonction du fantasme.

De la consistance de l'Autre au réel

C'est ce qui est en place de limite du langage qui intéresse Lacan. L'hypothèse *dieu* est une façon de boucher le trou du langage. Le pari de Pascal est, en somme, un effort pour soutenir l'existence de l'Autre. On ne peut pas se reposer sur le fait qu'il y a Dieu – et s'il faut cette béquille du pari, c'est qu'il est en train de vaciller –, il faut y mettre du sien par le biais du pari. C'est aussi à cette place que Freud a mis le Père, Lacan l'a formalisé avec le Nom-du-Père comme ce qui organise la signification pour ensuite le remettre en question. Jacques-Alain Miller indique, avec Lacan, une autre voie : le sujet en quête d'une consistance de la vérité qu'il ne trouve pas en lui-même, échoue à la trouver dans l'Autre, si ce n'est « dans ce seul élément consistant, l'objet *a*, qui fait [...] aussi bien son étoffe¹⁷ ».

13. *Ibid.*, p. 18.

14. Laurent É., « Le sujet et la science... », *op. cit.*, p. 27.

15. Cf. Gueguen P.-G., « Lecture du Séminaire D'un Autre à l'autre : introduction », *L'a-graphie 2014-2015*, Rennes, Section clinique de Rennes, 2015, p. 55.

16. Cf. Miller J.-A., « Une lecture du Séminaire D'un Autre à l'autre », *op. cit.*, p. 158.

17. *Ibid.*, p. 142.

Responsabilité

La question fondamentale du pari est : comment doit-on agir avec sa jouissance ? Un calcul, une pure opération signifiante, ne permet pas de le savoir. La décision ne peut relever du pur calcul. Ce qui ne rentre pas dans le calcul, c'est l'acte. Ce qui échappe, c'est le point même où se situe le sujet comme sujet de l'énonciation¹⁸. Dans l'énonciation, le sujet engage sa jouissance et cela ne se résorbe pas dans le signifiant, ce qui fait dire à Lacan que, de « notre position de sujet, nous sommes toujours responsables¹⁹ ».

Section clinique de Rennes – 25 novembre 2023

18. Cf. Lemerrier A.-M., « Je et la jouissance dans le Séminaire XVI : chapitre V à VII », *L'a-graphie 2014-2015*, *op. cit.*, p. 64.

19. Cf. Lacan J., « La science et la vérité », *Écrits*, *op. cit.*, p. 858. Cf. également Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Des réponses du réel », *op. cit.*, leçon du 7 décembre 1983.